

L'ARMÉE ALLEMANDE
1870-1945

DU MÊME AUTEUR

- L'Empire britannique en guerre, 1857-1947*, Perrin, 2024.
- Le Jour J, bataille de Normandie, en images et en couleurs*, Ouest-France, 2023.
- La Préparation du jour J : une incroyable aventure*, Ouest-France, 2023.
- La Tête de pont de l'Orne, juin-août 1944*, Ysec, 2023.
- Chancellorsville. La bataille parfaite de Lee*, Ysec, 2022.
- La Bataille de Gaugamèles, Alexandre contre Darius*, Ysec, coll. « Duels », 2022.
- Les Voies romaines*, Ysec, coll. « Pax Romana », 2022.
- Les Légions romaines*, Ysec, coll. « Pax Romana », 2022.
- L'US Army contre l'Afrikakorps. L'épopée du désert (II)*, Ysec, 2022.
- Les Parachutistes allemands en Normandie*, Ysec, 2022.
- La Guerre du désert 1941-1943, héros et faits d'armes*, Caraktère, 2022.
- Le Soldat britannique. Le vainqueur oublié de la Seconde Guerre mondiale*, Perrin, 2021.
- La 8^e Armée britannique. L'épopée du désert (I)*, Ysec, 2021.
- L'Armée australienne en guerre. 14-18/39-45*, Ysec, 2021.
- 3 minutes pour comprendre 50 événements clés de la Seconde Guerre mondiale*, Le Courrier du Livre, 2021.
- Rommel vs Montgomery. La Bataille de Normandie*, Ysec, coll. « Duels », 2021.
- Être soldat de Hitler*, Perrin, coll. « Tempus », 2019.
- Alarm ! Les Allemands face au débarquement des Alliés*, Ouest-France, 2019.
- Rommel*, Perrin, 2018.
- L'Armée de Hitler*, Ouest-France, 2017.

(La suite p. 353)

Vous pouvez consulter le site de l'auteur à l'adresse suivante :
www.benoitrondeau.com

BENOÎT RONDEAU

L'ARMÉE ALLEMANDE
1870-1945

Grandeur et chute d'une force implacable

BUCHET • CHASTEL

Ouvrage publié sous la direction de Claude Quétel.

© Buchet/Chastel, Libella.

ISBN 978-2-283-03792-8

*En mémoire de mes deux grands-pères,
Albert Cubin et André Rondeau,
qui ont combattu l'armée allemande,
respectivement en 1914-1918 et en 1940.*

« Ce sont des hommes qui ne sont pas habiles à l'agriculture ou à la navigation, ou qui ne cherchent pas à vivre de troupeaux ; ils ne connaissent au contraire qu'un ouvrage et qu'un art : combattre sans cesse et vaincre ce qui s'oppose à eux. »

PLUTARQUE, *Aemilius Paulus*, 12.

INTRODUCTION

« *Gott Mit Uns* », « Dieu avec nous » : trois mots gravés enserrant l'aigle germanique ou la couronne impériale sur la boucle du ceinturon des soldats allemands. L'expression constitue, au XIX^e siècle, un cri de ralliement de l'Allemagne. La puissance de l'Empire allemand relève alors d'un décret divin, l'Allemagne est une nation dont le destin exceptionnel procède de la volonté de Dieu. L'hégémonie allemande ne se traduit alors pas seulement en matière industrielle et économique, elle se gagne aussi sur les champs de bataille.

L'armée allemande jouit depuis lors d'une réputation sans égale. Elle fascine. Elle représente l'une des forces les plus célèbres et les plus marquantes de l'histoire militaire, longtemps un modèle et bien souvent la référence à l'aune de laquelle la puissance des autres armées est évaluée.

Vu de France, le militarisme semble consubstantiel à la Prusse, creuset de la future Allemagne et de son armée. Au XIX^e siècle, considérant ses élites, Mme de Staël constate combien cet État se trouve tourné tout à la fois vers la philosophie et vers la chose militaire, deux orientations qui seraient *a priori* contradictoires¹. Mirabeau, de son côté, a cette phrase, devenue fameuse : « La Prusse n'est pas un État qui possède une armée, mais une armée qui occupe un État. » Un écho à une déclaration à l'avenant du ministre prussien Friedrich von Schrötter : « La Prusse n'était pas un

pays avec une armée, mais une armée avec un pays. » Le fait qu'au milieu du XIX^e siècle, Bismarck, le « Chancelier de Fer », l'incarnation même du militarisme allemand dans l'esprit des Français, ait lui-même affirmé que les grandes questions allemandes de l'heure seront avant tout résolues « par le fer et par le sang », n'a fait que donner du grain à moudre à ceux – nombreux – qui ne voient dans la Prusse et, partant, dans l'Allemagne que militarisme et agression. De façon significative, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, les représentants des puissances alliées signent le 25 février 1947, à Berlin, un document ayant force de loi qui stipule l'abolition pure et simple de l'État prussien, jugé depuis les origines comme étant le berceau du militarisme allemand². La démilitarisation de l'Allemagne est alors actée depuis deux ans.

Certes, l'influence plus que séculaire de l'expérience militaire allemande s'est avérée cardinale auprès des autres nations, et ce jusqu'à une époque très récente. Les succès spectaculaires – à tout le moins perçus comme tels (Tannenberg en 1914, la victoire à l'Ouest en 1940) – remportés par les forces armées d'outre-Rhin, ainsi que les tentatives d'hégémonie menées par l'Allemagne au cours de la première moitié du XX^e siècle, ont eu un retentissement considérable et expliquent la pérennité de l'image renvoyée par l'armée allemande. La Wehrmacht, en particulier, bien que bras armé de l'idéologie nazie, continue à exercer un étrange pouvoir de fascination. L'image d'Épinal véhiculée par la propagande de guerre, une littérature souvent hagiographique jusque très récemment, semble invariablement attachée à un présupposé d'excellence et de professionnalisme, ce qu'il importe pourtant de nuancer.

L'attrait tout particulier pour la guerre semble invariablement indissociable du passé de l'Allemagne. Dans quelle mesure cette dernière s'est-elle montrée plus belliqueuse que

INTRODUCTION

les nations voisines ? La manière d'appréhender, de penser et de faire la guerre en Allemagne diffère-t-elle tant de ce qui a cours ailleurs, notamment en France ? Le degré de militarisation de la société rattachée à l'image de l'Allemagne, les victoires et la résilience de l'armée allemande en 1914-1918 puis en 1939-1945 ont impressionné les contemporains. L'expérience des deux guerres mondiales mais aussi la situation géographique de l'Allemagne au centre de l'Europe ne risquent-elles pas de conférer un aspect téléologique à l'histoire militaire allemande ? Une activité militaire soutenue ainsi que la préparation à la guerre commune à toutes les grandes nations au cours des derniers siècles peuvent légitimement questionner l'affirmation selon laquelle l'Allemagne constituerait une exception, un État marqué par un attrait unique pour la chose militaire.

Peut-on par ailleurs parler de style allemand, voire prussien ? On imagine volontiers le système militaire allemand rigide, les soldats répondant à une obéissance aveugle, ce qui s'avère en fait fort éloigné de la réalité. Il conviendra par conséquent de questionner le *modus operandi* des officiers d'outre-Rhin et de l'expliquer. Pour les généraux allemands, le champ de bataille n'est que contingences et imprévus. Selon cette perspective, la guerre n'a donc rien d'une science : c'est un art. Dès l'époque de Frédéric II, nombre de généraux sont assurés de leur professionnalisme. Un siècle plus tard, le sentiment de supériorité des forces germaniques, anticipant le racisme des armées hitlériennes, anime la réflexion de l'empereur Guillaume II et de son ministre Waldersee, convaincus que la supériorité de la culture allemande compense les bataillons plus nombreux. Les Allemands ne jouissent pourtant ni du monopole de la réflexion militaire et ni de celui d'inévitables devanciers de l'évolution technologique, tactique, opérationnelle et stratégique, pas plus qu'ils ne détiennent celui de l'excellence sur

le champ de bataille. L'art de la guerre allemand, les pages qui suivent le démontreront amplement, souffre de carences et d'écueils conséquents.

Un chemin constant suivi par la Prusse jusqu'au nazisme semble caractériser la manière dont l'armée allemande appréhende les conflits, l'expérience désastreuse de la Première Guerre mondiale ne bouleversant aucunement le schéma traditionnel de l'art de la guerre à l'allemande. Outre l'axiome de la guerre courte et de la recherche de la bataille décisive, l'agressivité apparaît par ailleurs constituer un corollaire de la méthode prussienne puis allemande de mener un conflit. Une posture, à son tour, de nature à générer un sentiment de danger latent parmi les États voisins, crainte qui peut aboutir à la formation de coalitions, l'existence de ces dernières étant à son tour susceptible de pousser la Prusse – ou l'Allemagne – à déclencher une guerre préventive ou, à tout le moins, à consacrer une part non négligeable de son énergie à son armée et à préparer une conflagration jugée à terme inévitable.

Il n'existait jusqu'à présent aucun ouvrage de synthèse en français sur le sujet, les études se bornant le plus souvent à une seule période, rarement de manière poussée (le travail le plus ambitieux est celui du très controversé Jacques Benoist-Méchin portant uniquement sur l'armée allemande de l'entre-deux-guerres), voire uniquement sur des aspects spécifiques pour une période donnée (matériels, haut commandement, campagnes...). L'ambition du présent ouvrage est de mettre à la disposition des lecteurs francophones une synthèse des travaux les plus récents portant sur l'histoire de l'armée allemande jusqu'à nos jours.

L'unité de l'armée allemande est relativement récente. Pour étudier le phénomène militaire allemand, il convient d'en retracer l'évolution sur le long terme, depuis ses origines, c'est-à-dire les forces armées du Grand Électeur,

INTRODUCTION

le margrave de Brandebourg, au XVII^e siècle. Le propos consiste ici à saisir l'organisation et les spécificités de l'armée allemande – une armée avant tout continentale –, ses forces et faiblesses, ses traditions et ses évolutions, sa manière particulière de concevoir la guerre et de conduire les campagnes, tout en s'attachant au quotidien du troupière et en multipliant les détails « vivants ».

La question de son efficacité opérationnelle ainsi que celle du corps des officiers, si souvent mis en avant, sont également abordées, de même que sa discipline de fer et son attitude vis-à-vis des populations ennemies (si spécifique), mais aussi sa place dans la société allemande (et ses relations avec le dirigeant : roi, empereur, *Führer*...), ainsi que l'image qu'elle renvoie vers l'extérieur et, en retour, la perception que l'armée allemande a de ses ennemis, potentiels ou avérés.

Suivons donc les pas des troupes allemandes avec Frédéric II, Scharnhorst, Gneisenau, Clausewitz, Moltke l'Ancien, Goltz, Schlieffen, Bernhardt, Moltke le Jeune, Falkenhayn, Ludendorff, Hindenburg, Seeckt, Groener, Brauchitsch, Manstein, Jodl, Guderian, Rommel...

Au final, on pourra esquisser une réponse à cette fameuse question : l'armée allemande fut-elle la meilleure armée de son temps à un moment ou à un autre de son histoire ?

LES ORIGINES 1640-1870

Aux origines, le Grand Électeur du Brandebourg

Pour les généraux allemands des XIX^e et XX^e siècles, l'excellence de leur armée trouve son origine dans le règne de Frédéric-Guillaume I^{er}, le margrave (car seigneur d'une « marche », terme désignant un territoire jouxtant une zone non germanique jugée non civilisée) qui préside aux destinées de la marche du Brandebourg et du duché de Prusse jusqu'en 1688¹. L'homme est par ailleurs doté du titre d'Électeur, ce qui signifie qu'il participe à la désignation du souverain du Saint Empire romain. L'émergence de la Prusse, bien que pauvre et peu peuplée, procède de deux facteurs : le dynamisme et l'ambition des princes de la famille des Hohenzollern, et l'efficacité de l'armée qu'ils ont façonnée. Frédéric-Guillaume I^{er} comprend que la seule diplomatie ne saurait garantir l'existence même de sa principauté : il lui faut forger une armée solide. Il ne dispose alors essentiellement que de mercenaires, des lansquenets.

Des douzaines d'États allemands sont impliqués dans la guerre dite « de Trente Ans », particulièrement meurtrière et dévastatrice, qui a commencé en 1618 en Bohême en rompant le fragile équilibre entre catholiques et protestants. Le prince du Brandebourg apprend de cette douloureuse

expérience – ses soldats n’y brillent guère – combien il importe de disposer d’une armée permanente. Si un prince entend s’imposer en Europe, il lui faut contrôler ses nobles, le monarque devant conserver le monopole de la force armée. Pour ce faire, Frédéric-Guillaume n’y va pas par quatre chemins : il y consacre l’essentiel des revenus de l’État. En tout état de cause, Frédéric-Guillaume I^{er} reçoit les moyens financiers réclamés auprès de la Diète, l’assemblée de la noblesse. Les hobereaux obtiennent en retour des privilèges conséquents. Un pacte – promis à un bel avenir – est donc établi entre le prince et les *Junker*, les nobles prussiens propriétaires terriens.

Le résultat est stupéfiant : le petit État ne compte que 8 000 soldats en 1640, mais déjà 29 000 en 1688. La bataille de Varsovie, en 1656, constitue un premier test pour la nouvelle armée, qui s’en s’acquitte avec brio. Vingt ans plus tard, l’affrontement qui survient à Fehrbellin, marque une seconde étape dans l’émergence du mythe de l’excellence prussienne – et donc allemande – à la guerre. Le Brandebourg terrasse l’armée suédoise, alliée de Louis XIV, l’une des forces militaires majeures de l’Europe depuis le règne du monarque Gustave II Adolphe. À l’issue de la journée du 28 juin 1675, cette armée, jusque-là perçue, au mieux, comme une force auxiliaire parmi d’autres au sein de coalitions, est désormais considérée avec le plus grand respect. Frédéric-Guillaume n’est plus simplement l’un des sept Électeurs de l’Empire, il est désormais le Grand Électeur.

La militarisation extrême du Brandebourg est donc un fait entériné, mais on serait bien en mal de discerner la moindre influence de la part de Frédéric-Guillaume I^{er}, sur l’art de la guerre. Certes, la latitude accordée sur le champ de bataille par Frédéric-Guillaume à ses subordonnés apparaît consubstantielle à l’organisation sociale de l’État :

les junkers sont en effet maîtres absolus sur leurs terres, et il est par voie de conséquence inconcevable que le commandant en chef s'imisce dans la direction des contingents de ses grands officiers. On saisit ici les racines de l'*Auftragstaktik*, si chère à la pensée militaire prusso-allemande, c'est-à-dire la « tactique de mission ». Selon ce principe, l'initiative et la liberté d'action sont accordées à un subordonné, qui reste le seul à décider des moyens et de la méthode pour s'acquitter d'une mission reçue. Toutefois, Frédéric-Guillaume I^{er} centralise celle-ci en confiant, en 1655, la direction des forces du Brandebourg au *Freiherr* von Sparr (qui regroupe autour de lui le premier État-Major général de Prusse), tandis que Claus von Platen assure des fonctions administratives et organisationnelles – de l'équipement à la solde – en sa qualité de *Generalkriegskommissar*. Le poste le plus important est celui de premier quartier-maître, qui, avec le temps, deviendra le chef d'état-major. L'ère des chefs de mercenaires indépendants est définitivement révolue.

Du « Roi-Sergent » au « Vieux Fritz »

Le Brandebourg devient le royaume de Prusse, et le prince prend le titre de roi en janvier 1701 : Frédéric III de Brandebourg est désormais Frédéric I^{er} de Prusse. L'armée s'avère l'obsession du monarque qui fait déboiser un kilomètre carré du Tiergarten de Berlin pour le transformer en un espace d'entraînement, surnommé le « Sahara berlinois » en raison de son sol sableux. Pour le nouveau roi, seule la puissance militaire permet à un monarque d'acquérir de l'importance à l'échelle européenne. On dénombre 40 000 hommes à l'aube du xviii^e siècle. Cela ne saurait suffire et il lui faut instaurer un service militaire obligatoire sur la base des cantons, ce qui renforce l'armée régulière,

sans que le système s'approche d'une conscription universelle. En théorie, la pratique consistant à se dérober au service armé en payant un substitut est prohibée, mais elle s'avère fréquente². Le volontariat reste la règle, le recours à l'appel aux hommes inscrits sur les rôles militaires ne servant que pour combler les vides. La mesure est destinée à enrayer la propension à la désertion. Un phénomène qui tire son explication de l'extrême sévérité de l'armée prussienne. Frédéric-Guillaume I^{er}, le Roi-Sergent, roi de Prusse en 1713, est considéré comme le père de ce qu'il est convenu d'appeler la discipline prussienne, qui accorde une large place aux châtiments corporels. La fuite vers les États voisins pour se soustraire à un enrôlement s'apparentant au kidnapping est également endémique.

Avec 83 000 soldats, le Roi-Sergent commande la quatrième armée d'Europe en termes d'effectifs, alors que son pays n'occupe que le treizième rang pour sa population³. Puisque les conscrits de la campagne sont libérés après deux mois d'entraînement (il faut bien travailler aux champs...), l'armée du temps de paix n'est à plein effectif qu'entre avril et mai, ce qui s'avère économique. L'idée d'un service militaire universel dû au roi fait son chemin, et les nobles adoptant les vertus guerrières, ils apparaissent comme les officiers naturels pour encadrer ces paysans, dont ils sont par ailleurs les seigneurs. Les soldats sont de plus en plus nombreux : à l'issue du conflit pour la succession sur le trône d'Espagne, en 1714, les États allemands ne désarment pas. Les armées se professionnalisent et le service sous les drapeaux devient une composante des sociétés allemandes.

Le *Drill* – les exercices répétés – inculque aux recrues la faculté d'obéir à l'unisson et de se déplacer sur le terrain en suivant une véritable chorégraphie. Surentraîné, le soldat prussien peut donc tirer et manœuvrer plus rapidement, ainsi qu'adopter et réaliser des schémas tactiques plus complexes.

On estime que la précision le cède à la cadence de feu. Ceci au grand bénéfice de Frédéric II⁴, qui monte sur le trône en 1740, alors que l'armée frôle les 60 000 hommes. Le prince aligne plus de 190 000 sabres et baïonnettes à la fin de son règne.

Les soldats à son service sont loin d'être tous des Prussiens : c'est même l'inverse qui devient la norme. À la fin de la guerre de Sept Ans, le roi en est réduit à enrôler des prisonniers de guerre, une pratique commune et assez ancienne, qui en dit long sur les motivations des combattants... Ce sont notamment des Bosniaques, vêtus de tenues tatares. Il fait aussi appel aux États vassaux pour préserver la paysannerie prussienne et ses autres sujets, qui le serviront plus efficacement, pense-t-il, en qualité de producteurs de biens et comme pourvoyeurs d'impôts... Les fifres de la Garde sont pour leur part des Noirs, sans doute issus des anciennes colonies du Grand Électeur, et ce jusqu'en 1806. Ainsi, Frédéric II ne souhaite pas que plus de 3 % de la population d'un canton soit mobilisée. L'obligation de servir dans l'armée reste donc une fiction, ce qui se traduit par le recours au mercenariat.

Frédéric II de Prusse, roi absolu, mais aussi souverain éclairé, que ses sujets finiront par surnommer le « Vieux Fritz » est sans conteste l'archétype du monarque militaire germanique. Il institue ce qui va devenir une tradition : les manœuvres d'automne, au cours desquelles on parfait l'automatisme des évolutions sur le champ de bataille et les formations d'ordre tactique. Le roi passe ainsi en revue chaque année le contingent dont il est si fier (la troupe perçoit de la poudre à cette occasion car tous les cheveux doivent être de teinte blanche pour l'événement...).

Depuis le règne de Frédéric-Guillaume I^{er}, les junkers sont sommés d'envoyer leurs fils suivre la formation de cadets. Si le monarque use ici de la contrainte, les avantages octroyés

sont attractifs : le roi offre une éducation, un niveau de vie supérieur à ce que beaucoup peuvent espérer, la perspective d'une carrière de premier plan dans les domaines militaire ou politique, et, surtout, l'assurance d'occuper le premier rang dans la société prussienne. Pour Frédéric II, c'est le sens de l'honneur qui va pousser les nobles à servir et à risquer leur vie dans l'armée. Ces cadres, comme ailleurs en Allemagne, pleins de morgue à l'endroit de la troupe, suivent une carrière à l'ancienneté, étant entendu que le colonel d'un régiment contrôle les nominations au sein de son unité. Chaque promotion, qui doit cependant être sanctionnée officiellement par le roi, s'accompagne d'un transfert de fonds au supérieur hiérarchique, juste compensation des investissements que ce dernier a réalisés en son sein⁵.

La guerre au temps de Frédéric II

La guerre dite « en dentelle » renvoie de nos jours l'image d'affrontements policés et d'ampleur limitée, ce qui est certes une reconstruction rétrospective, car la vision devait en être tout autre pour les intéressés au XVIII^e siècle⁶. Songeons à ces soldats, face à l'ennemi, qui échangent des volées de mousqueterie à bout portant, causant des pertes qui dépassent le tiers des effectifs au sein des formations parvenues à portée de tir... Et que dire de la misère des blessés, dont nombre vont succomber, alourdissant la liste des trépassés au combat, en ces temps de chirurgie élémentaire et à une époque qui ignore vaccins, stérilisation et autres sulfamides.

Certes, les batailles, si elles sont récurrentes, sont évitées autant que possible. Les recrues efficaces requièrent en effet des années de formation pour des États dont les ressources

financières demeurent limitées. On privilégie l'attaque des dépôts et des lignes de communication adverses.

En tout état de cause, la taille relativement limitée des armées d'alors obère la mise en œuvre d'opérations de plus grande envergure. Pour les Prussiens, l'engagement est alors maximal selon l'esprit du temps. Et, assurément, il est meurtrier et dévastateur. À partir du XVIII^e siècle, « l'ordre mince » (en ligne) devient l'ordre de bataille habituel, au détriment d'une formation échelonnée dans la profondeur, et ce en raison de la généralisation des armes à feu. Ce n'est plus le corps à corps, brutal, entre deux lignes de combattants qui décidera de l'issue d'un affrontement. Il faut donc manœuvrer, rechercher les flancs, ce qui provoque un étirement de la longueur du front.

Corollaire direct, le général en chef ne peut que difficilement embrasser d'un coup d'œil l'intégralité du champ de bataille. Il faut donc sans cesse s'enquérir de la situation et donner des ordres par le biais d'estafettes, ce qui exige du temps, mais constitue également potentiellement une source d'erreur pouvant s'avérer fatales.

De plus, ces armées, encombrées d'impedimenta et d'un train de munitions ignoré jusqu'alors, perdent en manœuvrabilité (les fantassins de Frédéric II transportent chacun 27 kilos d'équipements au bas mot⁷). Ces nouvelles armées tirent aussi profit des avancées techniques et scientifiques du siècle des Lumières : la cartographie fait d'énormes progrès et les longues-vues et autres instruments de calcul se répandent.

Frédéric II apparaît comme le chantre de la *Vernichtungsschlacht*, la bataille d'anéantissement. L'agressivité est le maître mot de la méthode frédéricienne, à égalité avec une certaine dose d'audace. Le roi, qui donne par ailleurs de sa personne en s'exposant sur le champ de bataille, n'hésite pas à risquer le tout pour le tout lors d'un

combat. Dépourvue de ressources et peu peuplée, la Prusse doit frapper vite et fort, mener des guerres courtes. D'où le recours à la guerre de mouvement (*Bewegungskrieg*).

Toutefois, la manœuvre au sens où l'entend Frédéric II est plus d'ordre tactique qu'opérationnelle. Pour cela, il développe le concept de « ligne oblique », c'est-à-dire frapper en force le point faible ennemi (qui peut être son flanc), tout en refusant son autre aile, donc sans s'avancer au contact de l'adversaire sur cette portion de la ligne de front. Dans les faits, on observe une tendance à envelopper l'ennemi, manœuvre presque aussi vieille que la guerre, d'autant que si le concept correspondait réellement à un dispositif récurrent sur le champ de bataille, on ne s'expliquerait nullement pourquoi il n'aurait pas été adopté par les armées adverses⁸.

Premiers succès

Le degré de préparation de l'armée prussienne en période de paix est tel qu'elle s'avère *de facto* plus habile que tout autre à la manœuvre sur le champ de bataille.

À Mollwitz, en 1741, à peine un an après l'accession de Frédéric II sur le trône, les Autrichiens de la jeune Marie-Thérèse en sont pour leurs frais. Ils sont pourtant alors considérés comme la meilleure armée « allemande », tandis que la nouvelle armée prussienne ne s'est pas vraiment battue depuis 1715. L'armée de Frédéric II subit ainsi le test de la bataille au cours de deux guerres de Silésie (en 1740-1742 puis en 1744-1745), une province de l'empire des Habsbourg. La guerre de Succession d'Autriche éclate peu après la première guerre, alors que Charles-Albert, l'Électeur de Bavière, fait valoir ses droits sur le trône d'Autriche vacant à la suite de la mort de l'empereur Charles VI. La confrontation majeure survient à Hohenfriedeberg. Le roi

de Prusse y fait montre de son talent en termes de flexibilité et d'improvisation sur le champ de bataille, où les Prussiens démontrent leur maîtrise de l'*Auftragstaktik*.

La marine demeure en revanche négligée. Si l'armée de terre s'avère potentiellement redoutable, Frédéric II, à son grand dam, aborde la guerre de Sept Ans avec un semblant de flotte qui ne constitue qu'un pis-aller se bornant à un conglomérat de bateaux de pêche armés.

La guerre de Sept Ans : l'acmé militaire du roi Frédéric II

Au cours de la guerre de Sept Ans⁹, Frédéric II est confronté à une coalition de puissances majeures : la France, l'Autriche (qui souhaite recouvrer le contrôle de la Silésie) et la Russie, sans même mentionner les Suédois et les troupes des États allemands. Or les armées de cette vaste coalition sont bien en peine de coordonner leurs efforts. Frédéric II, prenant les devants et menant la guerre à un niveau opérationnel, en tire parti pour frapper l'adversaire qui se présente isolément à sa portée ; en somme, il met à profit le bénéfice de pouvoir user de lignes intérieures. Les Saxons, alliés de l'Autriche, sont bousculés. Toutefois, en 1757, il se retrouve devant Prague sans possibilité de s'emparer de la place (qu'il avait prise en 1744). Dominateur sur le champ de bataille, le roi de Prusse semble n'être qu'un béotien en matière de guerre de siège, celle-ci exigeant du temps et un maintien sur des positions fixes, deux luxes qui lui sont refusés. Son attaque frontale à Kolin ne s'avère pas plus concluante et lui coûte cher en vies humaines.

Au contraire, son talent éclate à Rossbach¹⁰, en novembre 1757, après avoir mené tambour battant ses troupes de Bohême en Thuringe. Les Prussiens ne perdent

qu'à peine plus de 500 hommes, contre 10 000 du côté de la coalition ennemie, pour moitié des prisonniers. Pourtant, le triomphe masque les difficultés surmontées, la moindre n'étant pas de réussir à obliger l'armée ennemie à livrer bataille. Sa chance est de pouvoir s'attaquer à un ennemi déployé en colonne, et donc nettement défavorisé en matière de puissance de feu et de liberté de manœuvre. Le succès est de taille. La réputation de Frédéric II, et incidemment, celle de l'armée prussienne, en sortent définitivement établies. L'armée française qui fut cinquante ans plus tôt le bras glorieux de Louis XIV, et qui a été encore victorieuse à Fontenoy douze ans plus tôt, voit la sienne ternie et subit un discrédit qui va s'éterniser durant des décennies.

Leuthen¹¹, comme Rossbach un mois plus tôt, défie toute logique militaire si on ne s'en tient qu'au rapport de forces initial. Les soldats prussiens, qui sont en outre soutenus par trois fois moins de canons, combattent à près d'un contre deux. Au bout de quatre heures d'affrontements contre l'armée la mieux entraînée d'Europe, l'armée autrichienne laisse le tiers de ses effectifs sur le terrain : 22 000 hommes sont perdus, contre 6 000 Prussiens. L'effet de surprise et l'*Auftragstaktik* se sont avérés décisifs. On retrouve donc les ingrédients du *modus operandi* qui sera celui de l'armée allemande pendant deux siècles.

À cette date, les Prussiens ne sont pas les seuls Allemands à donner du fil à retordre à l'armée de Louis XV : cette dernière doit avant tout compter avec l'armée du Hanovre commandée par Ferdinand de Brunswick, qui sera renforcé par des « *redcoats* » britanniques, le monarque d'outre-Manche, Allemand d'origine, étant également à la tête de cette principauté.

L'année suivante, en 1758, les Prussiens sont tenus en échec. À Olmütz, en Moravie, la perte de 3 000 chariots de ravitaillement oblige le roi à se replier en Silésie.

Après une victoire en demi-teinte à Zorndorf, il est mis en échec à Hochkirch, ce qui le plonge dans l'abatement. À Kunersdorf, le monarque prussien se trouve cette fois-ci confronté à plus fort que lui. L'heure est grave : la guerre se prolonge et les pertes s'accumulent depuis l'ouverture des hostilités. Mais Frédéric a la chance de son côté : le décès de l'impératrice Élisabeth entraîne le retrait des Russes, et même un renversement d'alliance temporaire : c'est « le miracle de la maison de Brandebourg ».

La guerre se conclut de manière victorieuse. L'armée prussienne et son roi ont permis à la Prusse de devenir une des puissances majeures d'Europe, équivalente à l'autre puissance allemande, l'Autriche. Les nobles sont désormais dévoués corps et âme à leur roi – on ne compte plus les généraux portant de génération en génération les noms de Beck, Dohna, Goltz, Kleist, Marwitz ou Schwerin – et les soldats, conscients de leur valeur militaire. Parmi les récompenses accordées, la décoration la plus prestigieuse, créée par Frédéric II : la médaille *Pour le Mérite*, récompense la bravoure sur le champ de bataille et avant tout celle des officiers. Entre 1740 et 1918, 5 415 seront décernées.

Frédéric II, un maître du champ de bataille ?

Le roi de Prusse, dont l'État a manqué de disparaître, est-il pour autant un génie militaire ? Sa réputation en la matière est indéniable. Pourtant, les critiques fusent, à commencer par celles de son entourage. Ainsi de Georg Heinrich von Berenhorst, qui fut son aide de camp. En émule de Kant et de *La Critique de la raison pure*, Berenhorst rejoint en revanche Frédéric II en posant des limites à la rationalité guerrière¹². Des impondérables demeurent en effet : le feu, la peur, en somme le hasard, tiennent un

rôle prépondérant, mettant à bas les savants calculs ou les plans les plus savamment étudiés.

La guerre de Sept Ans (1756-1763), qui se conclut certes de façon victorieuse, laisse un goût amer au monarque, peu satisfait de ses cadets. Il décide donc de créer une Académie militaire (dite aussi des nobles) où une place majeure est accordée à la culture générale. Parmi les leçons prodiguées, celles de philosophie, depuis l'Antiquité jusqu'aux penseurs les plus contemporains, tels Leibniz ou Locke. L'officier se doit de suivre un code de comportement chevaleresque. La guerre doit demeurer « humaine » et il convient de prohiber « les armes et les moyens crapuleux ».

Toutefois, les témoins observent un quotidien de garnison fort éloigné de cet idéal. Friedrich von Bülow abonde en ce sens. Il fustige l'officier qui dort jusqu'à l'heure de la parade, joue au café jusqu'au déjeuner et complimente les belles demoiselles de bonne famille en s'inclinant de son cheval, avant, le soir venu, de passer du bon temps en compagnie d'autres jeunes femmes, celles-ci de petite vertu¹³.

Une force armée qui fait des émules

L'armée prussienne devient également, pour la première fois, la référence en matière d'art militaire (supplantant l'armée autrichienne), en particulier Frédéric II, admiré pour ses qualités de tacticien. Berenhorst, qui rencontre d'éminents personnages tels que Louis XV, d'Alembert ou encore Helvétius, s'en montre surpris. De fait, le manuel militaire français de 1764 subit l'influence du règlement militaire prussien. Lors de la guerre de Sept Ans, c'est Ferdinand de Brunswick, le beau-frère de Frédéric II, qui préside à la refonte de l'armée britannique, alliée aux Prussiens. Il n'est pas le seul Allemand à réorganiser une

force armée étrangère. Ainsi, à la fin des années 1770, celui qui est présenté comme le père des forces armées des tout nouveaux États-Unis d'Amérique, n'est-il pas le général prussien von Steuben ? Ce dernier se voit confier, par George Washington en personne, le commandant de cette armée américaine en gestation, la tâche d'entraîner et d'organiser les troupes des *insurgents*.

Les soldats des petits États allemands servent en qualité de mercenaires au sein d'armées étrangères au moins depuis la fin du xvii^e siècle. La guerre d'Indépendance américaine voit des contingents combattre aux côtés des forces anglaises du roi George III. L'Angleterre engage (« loue », pourrait-on écrire) ainsi des troupes de six États – pas moins de 37 000 hommes : le Brunswick, la Hesse-Cassel (qui fournit le contingent le plus conséquent et le mieux équipé), la Hesse-Hanau, le Waldeck, l'Ansbach-Bayreuth puis l'Anhalt-Zerbst.

Toutefois, le modèle militaire prussien n'est pas exportable dans son intégralité. La création d'une puissante armée par les Hohenzollern suppose que l'économie et la société prussiennes soient organisées en fonction des besoins de celle-ci. Les sujets se doivent de servir l'État et l'armée : les nobles en tant qu'officiers, les bourgeois pour procurer l'équipement et payer l'essentiel des taxes, les paysans pour assurer les vivres et fournir les recrues. Le système social est rigide et paternaliste, une discipline stricte étant également de mise dans l'administration, de sorte que bien des énergies novatrices sont bridées avant même de pouvoir s'exprimer. De l'extérieur, le pays offre l'aspect d'une garnison.

Le nouveau paradigme militaire induit par la Révolution française et les guerres napoléoniennes

La Révolution française représente une rupture à bien des égards, y compris dans le domaine militaire¹⁴, en particulier si on y inclut la période napoléonienne, les guerres menées par l'empereur se plaçant dans la continuité de celles que la France révolutionnaire a faites. Le temps est désormais à la « levée en masse », à la nation en armes. Les effectifs deviennent pléthoriques, les anciennes armées professionnelles des monarchies d'Europe, relativement petites, sont dépassées à tout point de vue. La guerre commence à prendre un aspect plus total, engageant l'existence même des États impliqués, et entraîne désormais des pertes considérables. Les mercenaires appâtés par le gain cèdent la place à des citoyens, dont le service est plus ou moins forcé, mais dont la motivation est d'un autre ordre, celle d'hommes libres, celle de soldats mus par un sentiment national qui perce désormais dans les consciences. Les généraux en tirent avantage : il sera plus facile d'exiger davantage de leurs subordonnés, sans craindre que ceux-ci soient enclins à la désertion ou à la mutinerie.

L'innovation majeure ici est l'introduction de nouveaux niveaux de commandement : les armées révolutionnaires françaises adoptent la division (en fait, les origines de cette évolution remontent aux années 1760, pendant le règne de Louis XV, sous l'impulsion du maréchal de Broglie et du duc de Choiseul, principal ministre¹⁵), Napoléon y ajoutant le corps d'armée. Cette nouvelle configuration confère une souplesse opérationnelle inégalée et une mobilité accrue à l'ensemble de l'armée. Elle permet de développer l'art opérationnel et octroie une flexibilité ainsi qu'un degré

d'indépendance si conformes à l'*Auftragstaktik*. Mieux, cette nouvelle organisation permet au général en chef de diriger une armée plus massive qu'autrefois, un type d'armée désormais possible en mobilisant l'intégralité des forces vives de la nation.

La fin de l'armée fédéricienne

La guerre menée contre la France en 1792-1795 ne comporte que peu d'engagements propres à induire des réformes militaires. Valmy, en 1792, est un affrontement d'artillerie et la Prusse ne saisit pas combien la nouvelle organisation de l'armée française – ne serait-ce que par son recrutement – constitue une nouveauté déterminante. Lorsque se constitue la Troisième Coalition contre la France, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III adopte une posture de neutralité et tempore pour mieux choisir le moment de son entrée en lice dans la confrontation, afin d'en tirer le plus de dividendes¹⁶. Las, c'est pourtant dans des circonstances on ne peut plus mal choisies qu'il se résigne à intervenir : à Ulm et à Austerlitz en 1805, Napoléon neutralise l'Autriche, tandis que la Russie, battue elle aussi, n'est plus en mesure de voler au secours du nouvel allié prussien.

C'est en fait une relique qui se met en marche contre l'armée napoléonienne en 1806, une armée d'une autre époque, révolue sans que la Prusse en ait conscience. Pis, les généraux, ainsi que leur monarque, n'ont que mépris pour leurs adversaires, menés par un haut commandement et un empereur qui ne sont pas de lignées princières, même pas de sang noble¹⁷... Comme au temps du « Vieux Fritz », on compte avant tout sur la noblesse pour le corps des officiers : sur plus de 7 000 officiers en poste en 1806, on ne dénombre que 695 non-nobles, souvent relégués aux